

William A. Ewing, Les photographies sont les yeux de notre civilisation

Un entretien de Jacques Doyon

William A. Ewing, Photographs Are the Eyes of Our Civilization An Interview by Jacques Doyon

Jacques Doyon

Number 119, Winter 2022

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/98192ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Productions Ciel variable

ISSN

1711-7682 (print)

1923-8932 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Doyon, J. (2022). William A. Ewing, Les photographies sont les yeux de notre civilisation : un entretien de Jacques Doyon / William A. Ewing, Photographs Are the Eyes of Our Civilization: An Interview by Jacques Doyon. *Ciel variable*, (119), 103–106.

Tous droits réservés © Les Productions Ciel variable, 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

William A. Ewing

Les photographies sont les yeux de notre civilisation

Un entretien de Jacques Doyon

Auteur, commissaire d'exposition, professeur et longtemps directeur du Musée de l'Élysée (1996–2010), à Lausanne, William A. Ewing a commencé sa carrière à Montréal. Il est en effet le fondateur du centre Optica qu'il a dirigé de 1972 à 1977. Ewing explore le domaine de la photographie depuis quelque cinq décennies. Ses expositions ont été à l'affiche de lieux prestigieux, tels l'International Center of Photography (New York), le Jeu de Paume (Paris), The Whitechapel (Londres) ou le Museo Nacional de la Reina Sofia (Madrid). Parmi ses livres, signalons *The Body: Photographs of the Human Form* (1994) et *ReGénération- 50 photographes de demain, 2005–2025* (2005) ou encore des monographies sur Erwin Blumenfeld, Edward Steichen ou Ed Burtynsky. L'ancien professeur d'histoire de la photographie à l'Université de Genève occupe les fonctions de directeur des projets commissariés chez Thames & Hudson depuis 2010 et des projets spéciaux à la Foundation for the Exhibition of Photography.

JACQUES DOYON : Vous avez récemment réalisé, en collaboration avec Holly Roussel, *Civilization - Quelle époque ! / The way we live now*, une exposition majeure réunissant plus de 200 œuvres de quelque 140 photographes originaires de cinq continents, afin d'offrir un aperçu des grands enjeux qui affectent notre société en ce début de 21^e siècle. Pour vous, les enjeux prioritaires sont maintenant planétaires, ce sont des enjeux de civilisation, un terme qui peut porter à débats. En quoi le jugez-vous pertinent pour décrire l'état actuel du monde ?

WILLIAM A. EWING : Claude Lévi-Strauss a déjà dit que l'on peut utiliser un terme de la façon que l'on veut, à condition de dire précisément ce que l'on entend par là. Par civilisation, on entend l'unité sociale de la plus grande complexité dans n'importe quelle vaste région géographique ; aucun ensemble social n'est plus important. Toutefois, il est également fréquent de parler de civilisations au pluriel : chinoise, occidentale, maya, islamique, etc. Mais, dans le cadre de notre projet, il s'agit de la civilisation *planétaire*, un état de l'humanité au 21^e siècle. Elle a aussi été appelée par les érudits civilisation mondiale, civilisation globale, civilisation universelle et métacivilisation. Pour donner un exemple clair de ce que nous évoquons, prenons le mouvement olympique. Il existe dans chaque pays, chaque ville, et il n'y a aucun village

sur cette Terre où un enfant ne rêve pas de courir plus vite ou de sauter plus haut que tout le monde. Les Olympiques ne sont pas un simple ensemble de jeux, mais une énorme structure qui couvre le globe tout entier, dont les dépenses se chiffrent en milliards. Tous les quatre ans, ce n'est pas moins que la moitié de la population mondiale qui regarde les Jeux, au moins en partie. C'est une civilisation planétaire d'aujourd'hui.

Pourquoi est-ce pertinent dans le domaine de la photographie ? Le terme civilisation a pris, dans un sens, une connotation négative, car pollué par des notions de colonialisme, de racisme, d'oppression,

Pourquoi est-ce pertinent dans le domaine de la photographie ?
Le terme civilisation a pris une connotation négative, car pollué par des notions de colonialisme, de racisme, d'oppression, etc. Ce qui est perdu de vue, c'est la nature extraordinaire de l'accomplissement humain.
Et l'édifice tout entier est aujourd'hui menacé, par ignorance.

etc. Ce qui est perdu de vue, en partie, c'est la nature extraordinaire de l'accomplissement humain. Et l'édifice tout entier est aujourd'hui menacé, par ignorance. Jane Jacobs, il y a plus d'une décennie, écrivait un livre mettant en garde à ce sujet : *Retour à l'âge des ténèbres*. Il nous faut aussi prendre du recul et accepter de reconnaître les grandes avancées. Oui, l'environnement est sévèrement menacé, mais les humains vivent plus longtemps et en meilleure santé, grâce aux percées phénoménales dans différentes technologies. Les vaccins contre la COVID, par exemple, représentent un triomphe de l'« ingénierie naturelle ». Entre 70 et 100 millions de personnes sont mortes lors de la grippe espagnole il y a un siècle ; pour la COVID, ce sont cinq millions. Un proverbe dit qu'un poisson est le dernier à découvrir l'eau ; notre civilisation nous enveloppe, nous soutient, mais nous ne le « voyons » pas.

Nous préparons un colloque en Italie pour 2022, qui réunira plusieurs champs d'expertise : historiens, philosophes, physiciens, géographes, économistes, anthropologues, etc., pour débattre de l'éventail des problèmes et possibilités qui se présentent à l'espèce humaine. La photographie, dans ce contexte, est un stimulant, une proposition. Les yeux de notre civilisation. Ces yeux sont partout sur la planète.

JD : On retrouve à la base de votre projet la conviction que les images produites par des photographes

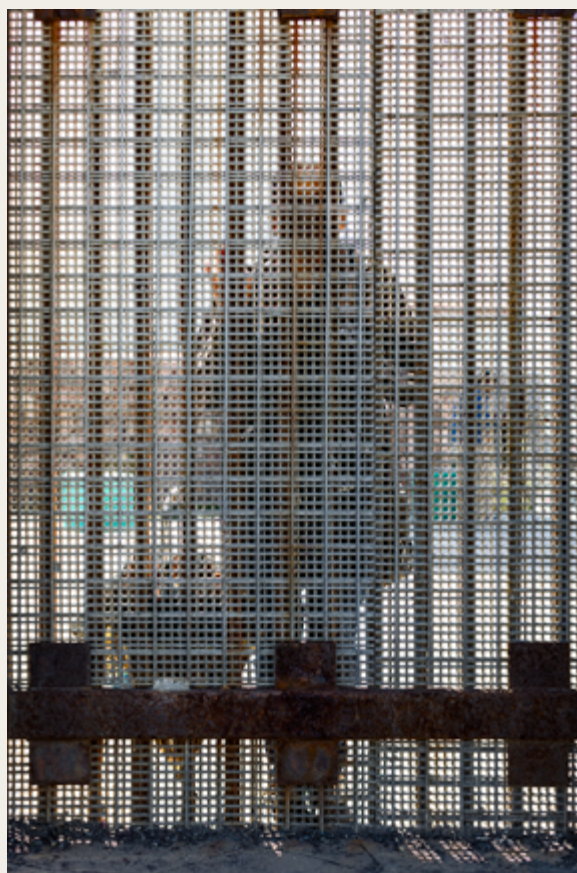
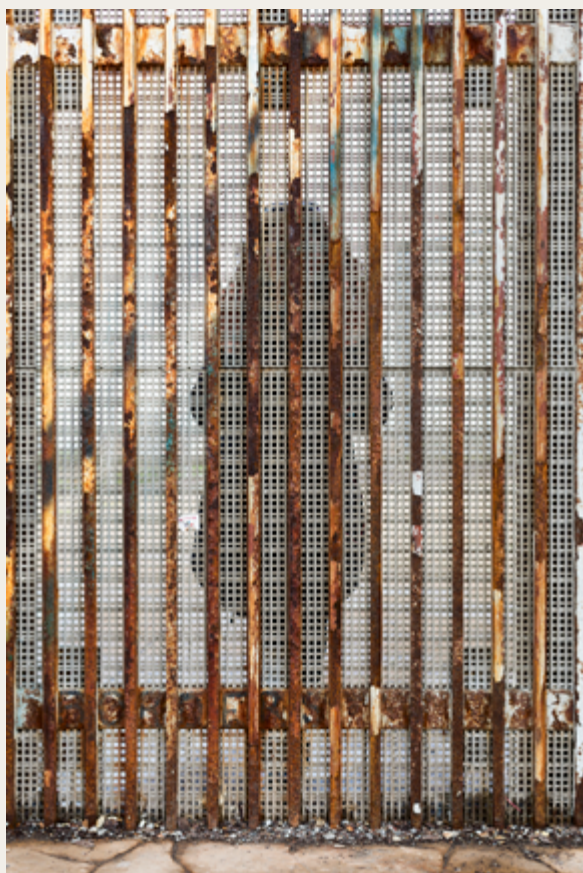
s'activant partout dans le monde, avec des points de vue fort diversifiés, permettent d'offrir un portrait d'ensemble très pertinent des enjeux de notre société. Leurs démarches ne sont pas pour autant toutes documentaires, tant s'en faut. Que disent-elles de la pertinence de pratiquer la photographie aujourd'hui ?

WAE : Avec l'approche documentaire, on oublie souvent tout simplement que le monde se renouvelle chaque jour ! Par exemple, qu'un photographe affirme : « J'ai photographié New York pendant dix ans, j'ai fait le tour » serait absurde. Le New York d'aujourd'hui est très différent de celui, disons, de 1980. Et cela vaut pour partout. L'autre jour, j'ai lu un article du 19^e siècle sur les débuts de la photographie de montagne, et l'auteur concluait qu'une fois les plus hauts sommets immortalisés, ce ne serait plus nécessaire de photographier ! L'argument était en fin de compte le suivant : si vous avez un cliché du Cervin réalisé en 1850, pourquoi chercher à en faire d'autres ?

Il est vrai que, dans notre exposition, la majorité des images sont documentaires, mais nous nous sommes aussi écartés de cette approche avec des œuvres plus « fictives », ou théâtrales, en quelque sorte, qui nous semblaient apporter un souffle à l'ensemble. Mais nous ne voulions pas exagérer cet aspect, parce que le public aurait pu se dire : « Oh, rien de tout cela n'est vrai, donc ça ne me concerne pas ». Notre idée était que les gens quittent l'exposition sans nécessairement en arriver à la conclusion que notre civilisation est « bonne » ou « mauvaise », mais avec une conscience de la complexité de notre monde, de ses promesses comme de ses risques.

Si l'on en dresse un portrait global – et ici, nous parlons de façon générale de l'ensemble des photographes de la planète qui cherchent, étudient, documentent et interprètent objets et événements –, il est évident que la photographie tend un miroir de Clar Spengler à notre civilisation actuelle. Cette exposition est pour nous une sorte de relevé aérien, une formidable image composite par satellite. L'intention est d'offrir un survol panoramique qui permette de voir comment la photographie traduit une idée à la fois extraordinairement complexe et abstraite, à savoir décrire et aider à comprendre la civilisation. Et si ce n'est pas à la comprendre, à en prendre conscience, à tout le moins. Qu'est-ce que la photographie permet d'éclaircir ? Qu'explique-t-elle ; en fait, *peut-elle* expliquer ? Quels sont ses succès, ses victoires ? La

Alejandro Cartagena, *Daughter at the USA – Mexico border wall*;
Mother at the Mexico – USA border wall from the series / de la série *Without Walls*, 2017



Olivier Christinat, *Figurations II*, 2016

plupart des images présentées sont extraites de vastes ensembles d'œuvres, des projets de plusieurs années ou encore inachevés. Nous espérons qu'en découvrant un aperçu, les visiteurs auront l'envie d'en voir plus.

JD : *The Way We Live Now...* L'exposition proposait un découpage thématique permettant de rendre compte de la complexité de notre monde. Quels sont-ils concrètement, ces grands enjeux qui structurent le mode de vie de notre civilisation et constituent les défis de notre époque ?

WAE : L'exposition possède une forme d'*infrastructure*, un genre de squelette, mais imperceptible pour le public. Cette infrastructure peut se comprendre comme une série d'axes principaux : habitation, transport, éducation, santé, loisirs, politique, dégradation et visions d'avenir. Mais si cette liste avait été visible dans la structure de l'exposition, quel ennui !

Nous avons plutôt conçu une architecture plus intrigante, provocante, ou on pourrait même dire *poétique*, avec huit parties intitulées *Ruche*, *Flux*, *Persuasion*, *Rupture*, *Contrôle*, etc. C'est plus déstabilisant pour le visiteur qui, à chaque détour de l'exposition (elle est organisée sous forme de labyrinthe), ne sait pas sur quoi il va tomber. J'ai travaillé étroitement avec l'autre commissaire, Holly Roussel, spécialiste de l'Asie et en particulier de la photographie chinoise, et nous avons laissé les parties/catégories/thèmes

évoluer en fonction des images que nous trouvions. Il est important de souligner que nous ne sommes pas partis de ces thèmes, mais qu'ils se sont imposés pendant les recherches. Et j'ajouterais que nous avons passé en revue des milliers de photographes et vu des centaines de milliers de photos.

JD : L'exposition a été montrée en Corée, en Chine, en Australie, en Nouvelle-Zélande et en France. Elle le sera prochainement en Italie et peut-être dans d'autres pays par la suite. Comment a-t-elle été reçue dans ces différents contextes ?

WAE : Je peux dire que globalement, les réactions ont été semblables par-delà les cultures. Mais je dois reconnaître que les publics touchés sont des habitués des musées : des personnes éduquées, des classes moyenne ou supérieure de la société. Ces gens ont en général voyagé, à l'exception peut-être des Chinois. Nous avons perçu à chaque occasion un grand intérêt. C'est une grosse exposition, mais les gens regardent chaque image, poursuivant parfois leur visite pendant deux heures ou plus. À Marseille, par exemple, au Mucem, à cause de la COVID, les gens devaient faire la file pendant deux heures avant d'entrer. Et ils ont répondu présent. Quelque chose dans le principe même de l'exposition les intriguait.

JD : En terminant, on ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec une autre très grande exposition de photographies, *The Family of Man* (1955), d'Edward

Steichen, qui comportait elle aussi une composante universaliste. Comment un tel rapprochement permet-il de mesurer tout le chemin parcouru par nos sociétés durant les quelque 65 années qui séparent les deux expositions ?

WAE : Nous n'avons pas cherché à imiter *Family of Man*, mais plusieurs personnes ont mentionné des similitudes. En revanche, son exposition avait pour objectif d'élever les esprits après les dévastations de la Deuxième Guerre mondiale ; elle était à dessein positive, ce qui lui a valu des attaques de certains critiques qui y voyaient une dimension « propagandiste ». Il n'en resta pas moins que près de 10 millions de personnes dans 90 pays ont vu l'exposition. Incroyable !

J'ai une formation d'anthropologue qui me fait examiner une culture, ou le monde des cultures tel qu'il est, et non pas comme j'aimerais le voir. Je n'ai pas voulu proposer une lecture négative ou positive, simplement une qui dit : « Voici notre monde, pour le meilleur et pour le pire ». J'aimerais que quelqu'un qui vient voir l'exposition en reparte avec ce constat : « Oui, c'est mon monde, mon monde d'une étonnante complexité ». Traduit par Frédéric Dupuy

—
Jacques Doyon est rédacteur en chef et directeur de Ciel variable.
 —



Francesco Zizola, *In the same boat*, 2015, © Francesco Zizola / Noor images



CONTINUED FROM PAGE 106

of the world. Concretely, what are the great issues that structure how we live in civilization and constitute the challenges of our times?

WAE: There is a kind of *infrastructure* to the show, a kind of skeleton, but it is hidden from the viewer. This infrastructure can be imagined as a list of major axes: habitation, transport, education, health, leisure, politics, breakdown, and future visions. But if that list had been the visible *structure* of the show, how boring it would have been!

Instead, we devised a more intriguing, provocative – or, one could say, *poetic* – structure, with eight sections: *Hive*, *Flow*, *Persuasion*, *Rupture*, *Control*, and so on. This is more challenging to viewers, who do not know what they will be confronted with next as they turn the corner (the show is designed as a labyrinth). I worked closely with co-curator Holly Roussel, a specialist in Asian – particularly Chinese – photography, and we let these sections/categories/themes evolve from the photographs we were finding. It's important to stress that we did not start with those themes, but that they emerged during the research. And I might add that we considered thousands of photographers and looked at hundreds of thousands of images.

JD: The exhibition has been mounted in Korea, China, Australia, New Zealand, and France. It will next be in Italy, and perhaps in other countries after that.

How has it been received in these different contexts?

WAE: I can say, generally speaking, that the reactions have been similar across cultures. But I admit that the publics who come are the usual museum publics: educated, middle or upper ranks of society. They tend to have travelled, except perhaps for the Chinese. We did notice, in each place, an intense interest. This is a big show, but people would look at every picture, sometimes staying in the venue for two or more hours. In Marseille, for example, at the Museum of Civilizations, because of COVID people had to stand in line for two hours to get in. And they did. Something about the premise of the show intrigued them.

JD: Finally, I can't help making a parallel with another major photography exhibition, Edward Steichen's *The Family of Man* (1955), which also had a universalist outlook. How can such a comparison measure how far societies have come in the sixty-five or so years between the two exhibitions?

WAE: We did not set out to emulate *The Family of Man*, but a number of people have mentioned the

similarities. However, Steichen's show was meant to uplift spirits after the devastation of the Second World War, it was deliberately very positive, and it was attacked by certain critics for this "propagandistic" aspect. Yet almost ten million people went to see the show in ninety countries. Unbelievable! I was trained as an anthropologist: to see a culture, or the world of cultures, as it is, not as I would like it to be. I did not want to give a negative or a positive reading, only one that said, "This is our world, for good or for bad." I would like people leaving the show to say to themselves, "Yes, this is my world, my amazingly complex world."

—
Jacques Doyon is editor-in-chief and director of *Ciel variable*.
—



William A. Ewing

Photographs Are the Eyes of Our Civilization

An interview by Jacques Doyon

Author, exhibition curator, professor, and long-time director of the Musée de l'Élysée (1996–2010), in Lausanne, William A. Ewing began his career in Montreal; he was the founder of Optica, which he directed from 1972 to 1977. Ewing has been exploring the field of photography for some five decades. His exhibitions have been featured at such prestigious venues as the International Center of Photography (New York), Le Jeu de Paume (Paris), the Whitechapel (London), and the Museo Nacional de la Reina Sofia (Madrid). Among his books are *The Body: Photographs of the Human Form* (1994), *ReGeneration: 50 Photographers of Tomorrow, 2005-2025* (2005), and monographs on Erwin Blumenfeld, Edward Steichen, and Ed Burtynsky. A former professor of the history of photography at the University of Geneva, Ewing has been director of curatorial projects at Thames & Hudson since 2010 and of special projects at the Foundation for the Exhibition of Photography.

JACQUES DOYON: In collaboration with Holly Roussel, you recently organized *Civilization – Quelle époque !/ The Way We Live Now*, a major exhibition of more than two hundred works by some hundred and forty photographers from five continents, offering an overview of the great issues affecting societies in the early twenty-first century. For you, the issues that are of highest priority are planetary in scope – the issues of civilization, a term that may lend itself to debate. How do you see it as pertinent for describing the current state of the world?

WILLIAM A. EWING: Claude Levi-Strauss once said that we can use a term any way we want, as long as we say precisely what we mean by it. By “civilization” we mean to refer to the social unit of greatest social complexity in any vast geographic region; there is no greater social unit. However, it is also common to speak of civilizations in the plural: Chinese, Western, Mayan, Islamic, and so on. For our project, we are speaking of *planetary-wide* civilization, the state of humankind in the twenty-first century. Scholars have also called it world civilization, global civilization, universal civilization, and meta-civilization. To take one clear example of what we mean by this, think of the Olympic movement. It exists in every country, every city, and there is no village on earth where a child does not dream of running faster or jumping higher than everyone else. The Olympics is not just a set of games but a vast structure that spans the globe, with expenditures worldwide in the billions. Half the world’s population watches some part of the games every four years. That is today’s planetary civilization.

Why is it pertinent for us in photography’s domain? Civilization has somewhat become, in one sense, a negative term polluted by notions of colonialism, racism, oppression, and so on. What is being lost is a sense of the extraordinary nature of human accomplishment. And the whole edifice is today threatened by ignorance. More than a decade ago, Jane Jacobs wrote a book warning of this: *Dark Age Ahead*. We also need to sit back and accept the huge gains: yes, the environment is severely threatened,

I did not want to give a negative or a positive reading, only one that said, “This is our world, for good or for bad.” I would like people leaving the show to say to themselves, “Yes, this is my world, my amazingly complex world.”

but humans live longer lives, and healthier lives, due to phenomenal advances in diverse technologies. The COVID vaccines, for example, have been a triumph of “nature engineering.” Between seventy and a hundred million people died of the Spanish flu one century ago; five million have died during COVID. It has been said that a fish is the last to discover water; our civilization wraps around us, sustaining us, but we don’t “see” it.

We are planning a symposium in Italy in 2022 that will gather diverse expertise – historians, philosophers, physicists, geographers, economists, anthropologists, and others – to debate the range of problems and opportunities facing the human race. Photography in this context is a stimulant, a proposition. The eyes of civilization. Those eyes are everywhere on the planet.

JD: Your project is based on the conviction that images produced by photographers active throughout the world, with highly diversified points of view, making it possible to offer a very relevant overall

portrait of issues in society. Not all of them use a documentary approach – far from it. What do they say about the pertinence of being a photographer today? What do they say about the pertinence of practising photography today?

WAE: With the documentary approach, we often forget the simple fact that the world is renewing itself every day! For example, for a photographer to claim “I photographed New York City for ten years, that’s done now” would be absurd. Today’s New York looks very different from the New York of, say, 1980. This is true of everywhere. The other day I read a nineteenth-century article on early mountain photography, and the author concluded that once all the highest mountain peaks had been photographed, there would be no more need for photographs! After all, the argument was, if you have a photograph of the Matterhorn taken in 1850, why do you need another?

It is true that the majority of the pictures in our show are documentary, but we also deviated from the approach with more “imaginary” or, let’s say, theatrical work, when we felt that it added some force to the show. But we didn’t want to overdo that aspect, because then the public would conclude, “Oh, none of this is real, so it doesn’t concern me.” We wanted people to leave the exhibition not necessarily concluding that civilization is “good” or “bad,” but leaving them with a sense of the complexity of our world, both its promises and its threats.

Considered as a whole – and here we are talking abstractly about all the photographers working right

now around the world, finding, studying, documenting, and interpreting objects and events – it is evident that photography does indeed hold up Spengler’s clear mirror to our current civilization. We see this exhibition as a kind of aerial survey or, rather, grand satellite composite image; it aims to provide the viewer with a wide-angled overview of how photography deals with an exceedingly complex and abstract idea – that is, civilization and how it contributes to our understanding. And if not our understanding, at least our awareness. What does photography elucidate? What does it explain – indeed, can it explain? What are photography’s successes, its triumphs? Many of the pictures are taken from large bodies of work, projects lasting several years or still unfinished. We hope that a sampling of their work will encourage viewers to seek out more of it.

JD: *The Way We Live Now* . . . The exhibition offered a thematic division to take account of the complexity

CONTINUED ON PAGE 105